

## LEGS ET LITTÉRATURE

## Faire revue, faire mémoire : héritages, voix et féminismes

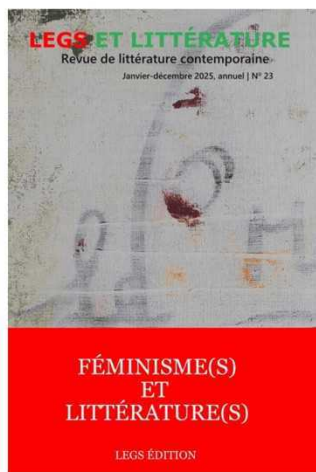
Une revue est un espace intermédiaire entre le livre et le journal. Elle permet à une communauté intellectuelle de se retrouver périodiquement pour confronter des idées, conserver la trace d'un état de la recherche et faire progresser un champ du savoir. Elle joue aussi un rôle de légitimation : en offrant un lieu reconnu de publication et de dialogue, elle contribue à faire exister socialement une discipline ou une école de pensée.

En Haïti, cette tradition est ancienne mais fragile. Une revue exige de la durée, des moyens, une diffusion régulière et une relève éditoriale, autant de conditions difficiles à maintenir dans un contexte marqué par des crises répétées. Pourtant, des revues comme *Chemin critique*, les publications du CIDIHCA, *Intranquillités* ou *Legs et Littérature* poursuivent ce travail de transmission.

La Revue de la Société d'histoire et de géographie d'Haïti occupe à cet égard une place particulière. La société qui la porte, fondée en 1923, a réuni dès ses débuts des figures majeures telles que Dantès Bellegarde, Jean Price-Mars et Sténio Vincent. Son histoire illustre un défi essentiel : préserver et transmettre, malgré les ruptures, la mémoire intellectuelle du pays.

De *La Ronde* à *La Ruche* : les revues comme lieux de génération. L'histoire des revues haïtiennes remonte bien avant les années 1920. *La Ronde*, fondée en 1898, donne son nom à toute une génération littéraire. Viennent ensuite *La Nouvelle Ronde*, *La Revue indigène* et *La Trouée*, qui participent à l'émergence du mouvement indigéniste autour d'écrivains comme Philippe Thoby-Marcelin, Jacques Roumain, Émile Roumer et Carl Brouard, sous l'influence de Jean Price-Mars.

Avec *Les Griots*, certains héritages de l'indigénisme se transforment progressivement en pensée no-



iriste. Puis *La Ruche*, fondée en 1945 autour notamment de René Depestre, Jacques Stephen Alexis, Théodore Baker et Gérard Bloncourt, témoigne d'une nouvelle génération intellectuelle engagée jusque dans le champ politique. Ces revues montrent qu'en Haïti une revue n'est jamais seulement un support de publication : elle peut donner un nom à une génération, cristalliser une pensée et intervenir directement dans l'histoire du pays.

#### Le chœur du Legs : les artisans du numéro 23

Le numéro 23 de *Legs et Littérature* rassemble des chercheurs, critiques, écrivains et artistes venus de plusieurs espaces francophones. Tous interrogent, à leur manière, les rapports entre corps, mémoire, domination et émancipation.

Sabine Lamour et Dieulermesson Petit Frère ouvrent le dossier en inscrivant le féminisme dans une histoire et dans des expériences concrètes. Touria Uakkas explore chez Marjane Satrapi les formes d'une résistance féminine quotidienne ; Réda Bejjit et Mohammed Amine Belhaddaoui étudient chez Chloé Delaume l'humour comme arme critique ; Pierre Suzanne Eyenga Onana analyse la reconquête du corps féminin chez Fatou Kéita.

Peggy Fournier met en lumière l'écoféminisme de Gabrielle Filteau-Chiba, tandis qu'Abdeslam El Adouni examine chez Nina Bouraoui l'autofiction comme espace de recomposition de soi. Salma Fellahi interroge l'exil et la mémoire chez Souad Labbize ; Gabriel De Tournemire étudie le passage d'une parole impersonnelle à une parole collective chez Leslie Kaplan et Lydie Salvayre.

D'autres contributions prolongent cette réflexion à travers les œuvres de Kettly Mars, Gisèle Pineau, Fabienne Kanor ou Edwidge Danticat. Nadève Ménard interroge la liberté sexuelle et la fluidité des identités ; Stéphanie Célot met en évidence un féminisme relationnel chez Gisèle Pineau ; Maëlle Zemirline relit *Défilée-la-Folle* comme une figure politique ; Urbain Ndoukou-Ndoukou travaille sur la mémoire du corps esclavisé ; Sokhna Mbathio Thiaw analyse la transmission du trauma ; Dieulermesson Petit Frère revient sur les figures du double et la reconquête de soi chez Kettly Mars.

Les entretiens avec Sabine Lamour, Georges Eddy Lucien et George Arnaud rappellent surtout qu'il vaut mieux parler des féminismes que du féminisme au singulier. Les situations historiques, sociales et culturelles produisent des expériences et des formes d'émancipation différentes.

Les lectures critiques, les textes de création et les lettres inédites de Marie Vieux-Chauvet prolongent ce dialogue entre mémoire et invention. La couverture de Sergine André donne enfin une forme visuelle à cet ensemble de voix.

Ce numéro fonctionne ainsi comme un chœur : non pas une parole unique prétendant parler au nom de toutes les femmes, mais une pluralité de voix capables de penser ensemble leurs différences.

#### Polygamie et féminismes : qui peut définir la liberté ?

La question de la polygamie révèle particulièrement bien les tensions qui traversent les féminismes. Elle est trop souvent enfermée dans une opposition simplificatrice entre « tradition africaine » et « modernité occidentale ».

Or il n'existe ni une Afrique homogène, ni une tradition unique, ni un féminisme occidental uniforme. Les sociétés, les pratiques matrimoniales et les féminismes sont multiples. Le véritable enjeu n'est donc pas de choisir entre deux blocs culturels, mais d'interroger les rapports de pouvoir.

La question essentielle devient alors : « qui décide ? » Une femme peut-elle réellement accepter ou refuser une union ? Dispose-t-elle de ressources économiques ? Peut-elle négocier les règles de sa vie conjugale ? Peut-elle partir sans être condamnée à l'exclusion, à la précarité ou à la violence ?

Le consentement est central, mais il ne suffit pas à lui seul. Il n'est pleinement réel que lorsque le refus est lui aussi possible. Une femme économiquement ou socialement captive peut dire « oui » sans disposer pour autant d'un véritable choix.

Il faut donc se méfier de deux positions également réductrices : justifier automatiquement une pratique parce qu'elle appartient à une tradition, ou la condamner uniquement parce qu'elle ne correspond pas à un modèle d'émancipation élaboré ailleurs.

La question féministe se déplace ainsi de la défense ou de la condamnation d'une institution vers l'examen de la capacité d'agir des femmes.

L'enjeu n'est plus de savoir qui, de la tradition ou de la modernité, possède la bonne définition de la liberté. Il est de savoir dans quelles conditions une femme peut devenir véritablement sujet de sa propre existence.

C'est en ce sens que la réflexion

» suite de la page 18

rejoint l'éthopoétique étudiée par Pierre Suzanne Eyenga Onana : le passage d'un corps féminin défini par les autres à un sujet capable de se réapproprier sa parole, son désir et ses choix.

La question décisive n'est donc peut-être pas : « Faut-il sauver les

femmes de la polygamie ? » mais plutôt : « Dans quelles conditions une femme peut-elle réellement choisir la vie qu'elle entend mener, et disposer du pouvoir nécessaire pour dire oui, dire non, négocier ou partir ? »

C'est aussi ce qui relie l'ensemble

du numéro : la revue, la critique, la littérature et les féminismes ne devraient pas parler à la place des femmes, mais contribuer à créer les espaces où leurs voix puissent se faire entendre.

Maguet Delva

(1) Revue de littérature contemporaine, janvier-décembre 2025 / No 23

## « Ma langue salue ton sel » : Oldyne Richard affirme une poésie libre et engagée

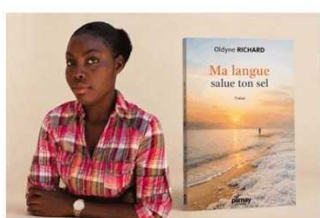
Dans son premier recueil publié chez Plimay Éditions, Oldyne Richard explore l'identité haïtienne, la jeunesse, les réalités sociales, la mémoire, l'amour et la condition du poète. À travers une écriture qu'elle revendique libre et engagée, la jeune auteure fait de la poésie un lieu de questionnement où l'expérience individuelle rejoint les préoccupations collectives.

« Je ne dois pas trahir ma pensée. » Chez Oldyne Richard, cette conviction traverse l'écriture et éclaire son premier recueil, « Ma langue salue ton sel ». La poésie y devient un espace de liberté, mais aussi une manière d'interroger la société, la mémoire et les préoccupations de la jeunesse.

Technicienne en informatique, praticienne en droit et étudiante finissante en sciences juridiques, Oldyne Richard découvre très tôt la littérature. Elle s'intéresse d'abord à la fable et au théâtre. En secondaire 1, la lecture du poème « Les Vautours » de David Diop provoque un déclic. « C'est ce texte qui m'a inspirée à écrire mon premier poème, intitulé « Désillusion », raconte-t-elle.

Ce texte figure aujourd'hui dans « Ma langue salue ton sel ».

Le projet du livre commence avec seulement cinq poèmes. Oldyne Richard pense alors disposer de suffisamment de matière pour publier. Des poètes rencontrés en chemin l'encouragent toutefois à poursuivre son travail. Elle suit leur conseil et porte progressivement le manuscrit à une quarantaine de textes. Cette étape change aussi sa conception de l'écriture.



« Je me suis rendu compte qu'écrire ne demande pas avant tout la publication, mais d'avoir une œuvre intéressante qui puisse saigner », explique-t-elle.

Le titre du recueil est tiré d'un vers du poème « Saveur du poème ». Pour l'auteure, « Ma langue salue ton sel » associe « poésie, goût et éternité ».

Le livre traverse plusieurs thèmes : patriotisme, identité nationale, réalités sociales, amour, voyage, nature, condition du poète, mort et regret.

Le vécu personnel nourrit certains textes, sans enfermer l'écriture dans l'autobiographie. Oldyne Richard part de son expérience pour atteindre une réalité plus large.

« En utilisant mon « je », je ne parle pas que de moi. Je parle de toi, de lui, de nous, de vous. Chaque Haïtien peut se voir à travers mon « je », affirme-t-elle.

Cette manière de passer de l'intime au collectif donne au recueil une partie de sa dimension sociale. L'amour et le désir y trouvent leur place, sans constituer le centre du livre. Ils apportent une autre tonalité à des textes souvent traversés par des préoccupations plus graves.

La liberté, en revanche, occupe une place essentielle dans sa conception de la poésie.

« La poésie est de prime abord un espace de liberté qui permet à nos idées de voyager au-delà des fron-

tières », soutient-elle.

Une liberté qu'elle refuse de limiter lorsque la pensée devient dérangeante.

« L'écriture me permet de me choquer moi-même et de choquer les autres. »

Oldyne Richard revendique une écriture personnelle, nourrie de ses lectures mais éloignée de l'imitation.

« J'ai des modèles, mais je ne les parodie pas. Je crée mon propre style », dit-elle.

Elle accorde une attention particulière aux jeux de mots, au rythme et à la musicalité. Elle choisit également de réduire fortement la ponctuation afin de laisser davantage de liberté à l'interprétation orale.

« Je veux laisser la liberté à un chanteur, un diseur ou un slameur d'interpréter mes textes à sa manière », explique-t-elle.

Sa poésie cherche ainsi à dépasser la page pour circuler par la voix.

Parmi les textes de l'ouvrage, « Nuit des temps » est celui qu'Oldyne Richard considère comme le plus représentatif de son projet. Elle présente « Ma langue salue ton sel » comme « une sorte de plaidoirie pour la jeunesse ». Dans « Nuit des temps », elle évoque la disparition de certaines valeurs et porte un regard sombre sur une société qu'elle estime fragilisée.

« Je souhaite une conscientisation sur la situation des jeunes, mais aussi sur l'exploitation voilée des Noirs à travers mon retour au passé colonial », explique-t-elle.

Cette dimension donne au recueil l'une de ses orientations les plus engagées.

L'écriture de « Ma langue salue ton

sel » ne s'est pas faite sans hésitations. Oldyne Richard raconte avoir longtemps été insatisfaite de ses premiers textes. Elle cherchait les mots justes, travaillait ses jeux de langage et regrettait surtout le manque d'accompagnement.

« Les autres auteurs refusaient de porter un coup d'œil sur mon projet », se souvient-elle.

Elle se tourne alors vers la lecture, étudie les textes de poètes reconnus et confronte leur travail au sien. La rencontre avec un auteur contemporain qui croit en son talent lui apporte ensuite l'encouragement qu'elle recherchait. Cette période renforce son désir de construire une voix qui lui soit propre.

Oldyne Richard décrit positivement sa collaboration avec Plimay Éditions. Elle estime que le travail s'est déroulé dans le respect du contrat et des décisions prises en commun. La publication de ce premier recueil représente surtout, pour elle, une entrée dans l'espace public. « C'est une opportunité d'offrir à la société et au monde mes idées et mes réflexions sur certains aspects de la vie en tant qu'écrivaine émergente », affirme-t-elle.

Après « Ma langue salue ton sel », elle envisage déjà d'autres projets en poésie, au théâtre et dans la nouvelle. Avec ce premier recueil, Oldyne Richard pose les premiers repères de son univers : la jeunesse, Haïti, la mémoire, la liberté et une écriture qui accepte la confrontation. Au centre de cette démarche demeure une exigence qu'elle revendique depuis le départ : écrire sans trahir sa pensée.

Emerson Vilbrun